This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

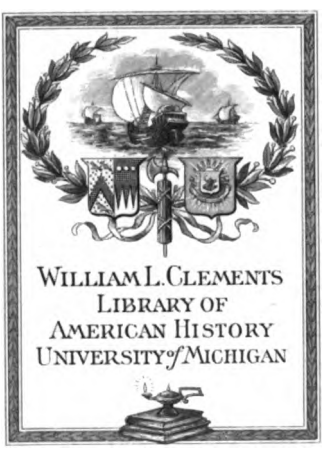
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

E
123
G13

[redacted]
B 3 9015 00231 814 8
University of Michigan – BUHR

Digitized by Google



Transferred to
General Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DÉCOUVERTES

DES

PORTUGAIS

EN AMÉRIQUE

AU TEMPS DE CHRISTOPHE COLOMB

PAR

PAUL GAFFAREL ET CHARLES GARIOD

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

Digitized by Google

E
123
G13

Digitized by Google

Gift
WMCL
3-27-61

DÉCOUVERTES DES PORTUGAIS EN AMÉRIQUE

AU TEMPS DE CHRISTOPHE COLOMB

PAR

MM. PAUL GAFFAREL ET CHARLES GARIOD

Les Espagnols ne furent pas les seuls qui se lancèrent sur les traces de Colomb, et cherchèrent, non pas à lui ravir l'honneur de ses découvertes, mais à en profiter pour exploiter à leur aise les richesses des contrées où les aurait portés leur audace servie par le hasard. Les Portugais, leurs rivaux de gloire et leurs voisins immédiats, furent les premiers à chercher ainsi fortune sur l'Atlantique, mais, comme s'ils redoutaient d'engager une lutte économique qui ne tournerait sans doute pas à leur avantage, ils concentrèrent leurs efforts dans une autre direction, celle du nord-ouest. C'est à une famille Portugaise, probablement d'origine française [1], celle des Corte Real, que revient l'honneur principal de ces explorations. Si même on ajoute foi à une tradition, qui d'ailleurs ne repose sur aucun document authentique, un des membres de cette famille, Joao Vaz Corte Real, aurait été le pré-

[1] D'après HARRISSE (*Les Corte Real*, 1, 9, Paris, E. Leroux, 1883) les de la Coste seraient venus en Portugal dès 1147 avec la maison de Bourgogne. En 1384 l'un d'entre eux, Vasqueanes, aurait mérité le nom de Corte-Real pour avoir affronté deux chevaliers français ou allemands, qui étaient venus défier les Portugais. Il devint alcade de Tavira, gouverneur des places frontières de l'Algarve, se distingua au siège de Ceuta en 1413, et obtint du roi Jean I la permission d'ajouter à ses armes un bras armé d'une lance d'or saisie d'un pennon flottant.

Digitized by Google

curseur immédiat de Colomb, et, dès 1464, aurait abordé le continent Américain.

Joao Vaz Corte Real [1], huissier major (porteiro mór) de Fernand, duc de Viseu, frère du roi Alphonse V, devint le 2 avril 1474 capitaine donataire de la partie méridionale de Terceira, fut confirmé dans cette possession le 5 avril 1488, épousa Marie de Abarca et mourut à Angra dans l'île de Terceira le 2 juillet 1496. Ce sont les seuls actes de sa vie prouvés par des documents incontestables. On lui attribue encore un voyage important qu'il aurait fait dès l'année 1464 [2]. Un de ses amis, Alvaro Martins Homen et lui, envoyés à la découverte par le roi de Portugal, auraient, dans la direction du nord, trouvé l'île des morues. A leur retour ils abordèrent à Terceira, et, comme la capitainerie de cette île était vacante par la mort de Jacomo de Bruges, ils vinrent la demander à l'infante Doña Brites, veuve de l'infant Don Fernand, et tutrice de l'infant Don Diego, qui la leur accorda en récompense de leurs services, mais à condition qu'ils la partageraient entre eux. Remarquons tout d'abord que Doña Brites [3] ne perdit son mari que le 18 septembre 1470, et que, par conséquent, elle ne pouvait, dès l'année 1464, agir en qualité de veuve, et de tutrice de son fils. En second lieu aucun des historiens d'Alphonse V et de Jean II, ni Garcia de Resende, ni An-

[1] Harrisse, *Corte Real*, appendices II, III, IV, VI, XXIII.

[2] Cordeiro, *Historia insulana*, p. 250, 311. « Estando pois vaga a capitania de Terceira pela falta do primeiro capitaõ Jacomo de Bruges, succedeu aportarem a Terceira dos fidalgos que vinham da Terra dos Bacalhaus que por mandado del Rey de Portugal tinham ido descobrir ; hum se chamava João Vas Corte-Real e o outro Alvaro Martins Homen, e informando se da terra lhes contenton tanto que em chegando a Portugal a pedirao de merce por seus servicios..... Alvaro Martins Homen não ero de menos qualidade e fidalguia que seu companheiro João Vaz Corte Real pois egualmente a ambos tinha el rey mandado a descobrir a terra dos Bacalhaus ». Cf. récit de Fructuoso, *Saudades da Terra*. (Edition Azevedo, 1873), liv. VI, § 9.

[3] La donation de D. Brites existe ; elle est datée d'Evora, mais seulement du 2 avril 1464, et il n'y est fait allusion qu'à ses fonctions et nullement à ses découvertes. « En considerando os servicios que João Vaz Corte Real, fidalgo da casa do dito Senhor, meu filho, tem feito ao infante meu senhor, seu padre, que dem haja, e de pois a mime e a ella... »

Digitized by Google

tonio Galvam, ni Damian de Goës n'a fait allusion à un fait pourtant si honorable pour le Portugal, et des deux seuls écrivains qui en ont parlé, l'un, Fructuoso, manque de critique et écrivait cent vingt ans après le voyage en question, l'autre, Cordeiro, a composé son livre plus tard encore, seulement en 1717, et en grande partie d'après les traditions locales. Enfin et surtout, si le voyage de 1464 était authentique, est-il probable que le Portugal n'aurait élevé aucune réclamation contre les bulles pontificales qui attribuèrent aux Espagnols des terres découvertes par les Portugais ? Est-il possible que Martin Behaim qui vécut à Fayal, de 1486 à 1490, qui était allié à la famille des Corte Real, et qui enregistra si soigneusement toutes les découvertes récentes, n'ait pas indiqué sur son fameux globe la prétendue terre entrevue par Joao Vaz Corte Real ? Notons encore que, lorsque le roi de Portugal voudra récompenser les services de Gaspard, le fils de Joao Vaz, il ne sera même pas fait mention, dans l'acte de donation, des découvertes de son père. C'est que ces découvertes n'ont pas eu lieu ! Sans doute elles auraient pu se faire, et Joao Vaz fut un de ces marins, comme le Portugal en a tant compté, qui ne craignaient pas de se risquer sur des mers inconnues et étaient parfaitement capables de découvrir des terres nouvelles, mais ce n'est pas à lui, c'est à son fils Gaspard que revient l'honneur d'avoir entrevu le continent Américain.

Gaspard Corte Real était le plus jeune des trois fils issus du mariage de Joao Vaz et de Maria de Abarca. Il était né vers 1450. Nous le trouvons en 1497 établi à Angra. Il administrait cette capitainerie, en qualité de lieutenant d'abord de son père, puis de son frère aîné Vasqueanes [1]. La nouvelle des succès obtenus par ses compatriotes dans leurs aventureuses expéditions sur l'Océan semble lui avoir inspiré une salutaire émulation. Il voulut lui aussi, comme il n'avait rien à espérer de l'héritage paternel, se tailler des principautés dans ces terres vierges, dont il ne s'agissait que de prendre possession, et, à diverses reprises, aidé

[1] Harrisse, *les Corte Real*, p. 39.

Digitized by Google

par de hardis compagnons, se lança sur l'Atlantique. Ces expéditions ne réussirent pas, autrement il eût été fait mention de ses découvertes dans les lettres patentes [1] qui lui furent plus tard délivrées par le roi Manoël (12 mai 1500); mais Gaspard ne se découragea pas et organisa de nouvelles entreprises. Trouvant avec raison qu'on avait tort de négliger les régions septentrionales, il se proposa, soit de trouver dans cette direction des terres nouvelles, soit de découvrir un passage [2] qui conduirait aux Indes. Muni de lettres royales, par lesquelles le roi Manoël lui accordait la donation des îles ou de la terre ferme qu'il découvrirait, il partit avec un navire de Lisbonne au commencement de l'été de l'année 1500, relâcha à Terceira, où il prit deux autres navires, et arriva jusqu'au 50° de lattitude nord, où il trouva une terre très froide, mais couverte d'arbres [3]. Il lui donna le nom de Terra Verde. C'est ainsi que l'islandais Eric Rauda, cinq siècles auparavant, avait dénommé la terre qu'il rencontra. Gaspard Corte Real venait pourtant de découvrir non pas le Groenland, mais plutôt Terre Neuve, ou le Labrador. Comme les caravelles de l'époque ne pouvaient emporter de vivres que pour trois ou quatre mois au plus, et que le ravitaillement était difficile dans ces régions déshéritées, Gaspard se contenta d'un examen superficiel, et rentra en toute hâte à Lisbonne, pour annoncer sa découverte et préparer une expédition plus sérieuse.

[1] Ces lettres patentes enregistrent seulement les voyages entrepris. « Por quanto Gaspar Cortereal, fidalguo da nossa casa, os dias pasados se trabalhon per sy e a sua custa, con navyos e homes, de buscar e descubrir e achar con muyto seu trabalho e despesa de sua fazenda e peryguo de sua pesoa algunas ilhas e terra firma. »

[2] Damiano de Goes. *Chronica do Serenissimo Rey D. Emmanuel* (1566), § LXVII « Pelo que propos de ir descobrir terras pera banda do Norte, porque pera do Sul tinham ja outros descuberto muytas. » — Osorio. *De rebus Emmanuelis regis* (1571). « Et quia videbat omnia ferme litora, quæ ad Austrum spectabant, esse jam nostrorum navigationibus exploratione cognita, animum ad ea perlustranda, quæ ad septentrionem pertinebant, applicuit ».

[3] Damiano de Goës, ouv. cité « Nesta viagem descobrio pera quella banda do Norte, huma terra que por ser muito fresca e de grandes arvoredos, como são todas as que jazem pera aquella banda lle pos nome terra verde. »

Digitized by Google

Les rois de Portugal avaient été durement punis de ne pas avoir accepté les offres de Colomb. Désirant réparer le temps perdu, ils ne repoussaient d'ordinaire aucune des propositions que leur adressaient leurs sujets, et, dans la mesure du possible, hâtaient les préparatifs des expéditions projetées. Ainsi s'explique la rapidité avec laquelle Gaspard organisa un nouveau voyage [1]. Non seulement ses frères l'aidèrent de leur bourse, à condition que la moitié des profits et des découvertes leur serait acquise, mais encore le roi intervint directement pour faciliter le départ de l'explorateur. On a conservé un ordre donné par le roi Manoël, à la date du 15 avril 1501, au directeur de la manutention, de remettre à Gaspard tous les biscuits qu'on pourrait fabriquer avec dix muids de blé. Six jours après, Gaspard accusait réception des dits biscuits [2]. On a conservé ce reçu. C'est même le seul document écrit et signé par lui que l'on connaisse. Quelques jours plus tard, le 15 mai, il partait de Lisbonne avec trois navires et s'enfonçait dans la direction du nord-ouest [3].

Le 8 octobre 1501 un des trois navires rentrait à Lisbonne et apportait les premières nouvelles de l'expédition. L'ambassadeur de Venise à la Cour du Portugal était alors un certain Pedro Pasqualigo. Comprenant l'importance de la découverte, il interrogea le capitaine et les matelots du navire qui venaient de rentrer à Lisbonne, et, suivant l'usage des diplomates ses compatriotes, s'empressa d'adresser, sous forme de lettre, un rapport détaillé à la Seigneurie. Ce rapport, daté du 18 octobre 1501, nous est parvenu. Nous le donnons tout entier [4], non seu-

[1] Harrisse. *Gaspard Corte Real, la date exacte de sa dernière expédition au Nouveau Monde* (Paris, E. Leroux, 1883).

[2] Voici le reçu de Gaspard : « He verdade que receby do almoxarife Iacomo Dias setenta e dous quintaes e meio (de bizcoito) por dez moyos de triguo do campo que de mym recebeo. Feito a xxj dias d'abrill de 1501. Gaspar Corte Real ».

[3] D'après Goës : « No anno de MDJ partio de Lisboa ahoz XV dias do mes de Maio.

[4] Cette lettre de Pasqualigo, publiée dans les *Diarii* de Marino Sanuto (Venise 80, 81, T. IV, p. 200, 201), a été de nouveau éditée par Harrisse

Digitized by Google

lement à cause de l'intérêt qu'il présente, mais parce qu'il est le premier document authentique relatif aux découvertes Portugaises dans l'Amérique du Nord. « Le 8 de ce mois est arrivée ici une des deux (*sic*) caravelles que ce roi Sérénissime envoya l'année dernière, sous le commandement du capitaine Gaspard Corte Real, à la découverte d'une autre terre vers la tramontane. On rapporte qu'ils ont trouvé à deux mille milles d'ici, entre le nord-ouest et l'ouest, un pays, jusqu'alors complètement inconnu. Ils ont parcouru six à sept cent milles de la côte de cette terre, sans en trouver la fin, ce qui les porte à croire que c'est la terre ferme. Cette terre fait suite à l'autre terre découverte l'année passée au septentrion. Les caravelles n'ont pu arriver jusque-là à cause de la mer qui était gelée et de la grande quantité de neige. Leur opinion sur l'existence d'un grand continent se trouve confirmée par la multitude de grands fleuves qu'ils y ont trouvés, car, assurément, une île ne saurait en contenir un nombre aussi considérable et de si importants. Ils disent que ce pays est très peuplé et que les maisons des habitants, construites en bois, sont de grande dimension, et recouvertes en dehors de peaux de poissons. On a amené ici sept indigènes, hommes, femmes et enfants. L'autre caravelle que l'on attend d'heure en heure doit en amener cinquante autres. Ils sont tous de même couleur, de même figure, de même taille et de même aspect, très semblables à des tziganes et vêtus de peaux de différents animaux, surtout de loutres, dont ils portent le poil en dehors l'été et en dedans l'hiver. Ces peaux ne sont ni cousues ensemble, ni tannées, mais telles qu'elles sont détachées de l'animal. Ils s'en couvrent les épaules et les bras. Ils se lient les parties honteuses avec des cordes faites de forts nerfs de poissons, et res-

(*Les Corte Real* appendice XVII) et traduite par lui (p. 50). Pasqualigo, le 23 octobre 1501, adressa une seconde lettre à ses frères sur le même sujet. Elle a été publiée dans la fameuse collection du *Paesi novamente ritrovati* (Vicence 1507), et reproduit la première lettre en termes à peu prés identiques. Dès 1508 la lettre de Pasqualigo était traduite en latin par Arcangelo Madrigano, en allemand par Jost Ruchamer, et vers 1515 en français par Martin de Redouer.

Digitized by Google

semblent ainsi à des hommes sauvages. Ils sont très craintifs et doux. Ils ont les bras, les jambes et les épaules remarquablement bien conformés. Leur visage est peint à la manière des Indiens, quelques-uns avec six signes, d'autres avec huit au moins. Ils parlent, mais personne ne les comprend, quoiqu'on leur ait, à ce que je crois, adressé la parole dans toutes les langues possibles. Leur pays ne contient pas de fer, mais ils fabriquent des couteaux et des pointes de flèches avec certaines pierres. Ils ont aussi apporté un tronçon d'épée dorée qui paraît avoir été fabriqué en Italie. Un des enfants portait aux oreilles deux petits disques d'argent confectionnés certainement à Venise. Ceci me porte à croire qu'il s'agit d'une terre ferme, car il n'est pas probable qu'un navire soit jamais parvenu jusque-là sans qu'on en ait eu connaissance. Ils ont une très grande quantité de saumons, de harengs, de morues et autres poissons semblables. Ils ont aussi beaucoup de bois, des hêtres, et surtout des pins, bons à faire des mâts et des vergues pour les navires. Il résulte de tout cela que le roi sérénissime espère tirer beaucoup de profit de ce pays, soit à cause des bois pour les navires dont il a besoin, soit pour les hommes qui sont d'excellents manœuvres et les meilleurs esclaves qu'on ait jamais eus. J'ai cru très utile de vous informer de tout cela, et je ferai de même si, à l'arrivée de la caravelle capitaine, j'apprends quelque chose de nouveau. »

Ce ne fut pas la caravelle capitaine, mais le second navire qui rentra à Lisbonne trois jours plus tard, le 11 octobre. Pasqualigo n'informa pas son gouvernement de cette arrivée, ou du moins, s'il rédigea un rapport à cette occasion, ce rapport n'a pas été conservé : mais un de ces négociants italiens, dont la présence à Lisbonne a souvent été constatée, Alberto Cantino, homme d'affaires d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, s'empressa de faire part à son illustre correspondant du résultat et des incidents de cette traversée. Voici sa lettre [1], au moins aussi cu-

[1] Cette lettre, conservée aux archives d'Etat à Modène (Dispacci della Spagna), a été publiée en appendice et traduite par Harrisse, ouv. cité, p. 204-209.

Digitized by Google

rieuse que la lettre de Pasqualigo : « Neuf mois se sont déjà écoulés depuis que ce roi Sérénissime envoya vers le nord deux navires bien équipés, dans le but de chercher s'il était possible qu'on découvrît dans ces lieux des terres ou des îles, et maintenant, 11 de ce mois, un de ces navires est de retour sain et sauf et avec un chargement. Il rapporte des gens et des nouvelles que je n'ai pas cru devoir laisser passer sans en informer votre excellence, et ainsi j'écris exactement et distinctement ci-dessus tout ce que le capitaine [1] a exposé au roi en ma présence. D'abord ils racontent que, lorsqu'ils eurent quitté le port de Lisbonne, ils naviguèrent pendant quatre mois de suite dans la même direction et vers le pôle, et dans le cinquième mois, voulant toujours avancer, ils dirent qu'ils trouvèrent des masses démesurées de neiges congelées surnageant sur la mer et s'avançant sous l'impulsion des vagues. Du sommet de ces blocs coulait une eau douce et limpide produite par la chaleur du soleil, laquelle descendait à travers les petits canaux qu'elle se creusait elle-même. Les navires ayant déjà besoin d'eau, ils s'approchèrent avec les canots et en prirent pour leurs besoins. Craignant de demeurer en ce lieu à cause de l'imminence du danger, ils pensèrent à s'en retourner, mais, soutenus par l'espoir, ils résolurent de pousser dans la même direction pendant quelques jours encore autant que possible, et ils rencontrèrent la mer gelée, et, forcés de renoncer à l'entreprise, ils se tournèrent vers le nord-ouest et l'ouest. Ils voyagèrent pendant trois mois dans cette direction, toujours favorisés par le beau temps. Le premier jour du quatrième mois, ils aperçurent, entre ces deux directions, un très beau pays dont ils s'approchèrent avec joie, et plusieurs grands fleuves d'eau douce coulant de ce pays vers la mer. Ils remontèrent un de ces fleuves pendant environ une lieue, et, étant descendus à terre, il trouvèrent une grande quantité de fruits excellents et variés, des arbres et des pins d'une telle di-

[1] Ce détail semble prouver que Cantino jouissait d'un certain crédit, puisqu'il était présent lorsque le capitaine de la seconde caravelle rendit compte au roi des incidents du voyage.

Digitized by Google

mension en grosseur et en hauteur qu'ils seraient trop grands pour servir de mâts au plus grand navire qui soit en mer. Aucune espèce de blé ne pousse dans ce pays, et les indigènes affirment ne vivre que de pêche et de chasse aux animaux, qui sont en grande quantité dans le pays, tels que cerfs très grands couverts d'un poil très long. Ils se servent de leurs peaux pour s'habiller et pour construire des habitations et des bateaux. Il y a des loups, des renards, des tigres, des zibelines. Ils assurent qu'il s'y trouve, chose miraculeuse à mon avis, autant de faucons voyageurs que de moineaux chez nous. J'en ai vu et ils sont très beaux. Ils se sont emparés d'environ cinquante de ces indigènes, hommes et femmes, et les ont menés au roi. Je les ai vus, touchés, observés, et, commençant par leur taille, je dirai qu'ils sont un peu plus grands que nous, avec des membres bien proportionnés et bien formés. Les cheveux des mâles sont longs selon notre usage, et flottants en boucles. Ils ont le visage peint de gros dessins à la façon des Indiens. Leurs yeux, de couleur presque verte, donnent à leur physionomie, quand ils vous regardent, un air de grande fierté. Leur langage ne se comprend pas, cependant il n'a aucune âpreté. Au contraire il est plutôt humain. Leurs façons et leurs gestes sont très doux ; ils rient beaucoup et montrent grand plaisir. Voilà pour les hommes. Les femmes ont les seins petits, une très petite taille, et leur visage est fort gentil. Leur couleur est plus blanche. Les mâles au contraire sont beaucoup plus foncés. En résumé, sauf le terrible regard de l'homme, ils nous ressemblent, selon moi, tout à fait et en toute chose. Ils sont tout à fait nus, sauf dans les parties honteuses qu'ils cachent sous une peau des cerfs susdits. Ils n'ont point d'armes ni de feu : ainsi tout ce qu'ils travaillent et ce qu'ils font, c'est avec des pierres pointues très résistantes, dont ils se servent pour tailler toutes choses, même les plus dures.

Ce navire a fait le voyage de retour ici en un mois, et l'on assure qu'il y a 2.800 milles de distance. L'autre navire a résolu de longer cette côte en naviguant jusqu'à ce qu'il réussisse à établir s'il s'agit d'une île ou d'un continent. Le roi les attend lui

Digitized by Google

et les autres avec impatience. Quand ils seront arrivés, s'ils rapportent quelque chose digne de Votre Excellence, je l'en avertirai immédiatement. »

Gaspard Corte Real et ses compagnons ne devaient jamais rentrer à Lisbonne [1]. Soit qu'ils aient fait naufrage, soit qu'ils n'aient pu revenir en Europe, on n'entendit plus parler d'eux, et les seuls renseignements authentiques sur la découverte portugaise, nous les devons aux documents italiens que nous venons de reproduire.

De ces documents quelle conclusion avons-nous le droit de tirer? Gaspard Corte Real s'est avancé dans les mers du nord jusqu'au point où il a rencontré, soit des icebergs, soit des côtes bordées de glaciers, c'est-à-dire dans les régions de l'Atlantique que l'on a désignées depuis sous le nom de détroits ou de mers de Baffin, de Davis et d'Hudson. Ces côtes, remarquables par les arbres gigantesques qui les bordaient, sont probablement celles du Labrador. Quant aux habitants, leur description répond assez à celles qu'ont données plus tard Cartier et Champlain des Canadiens ; mais il est impossible de déterminer avec plus de précision la région découverte ou les indigènes avec lesquels les Portugais entrèrent en relation. On aura pourtant remarqué qu'ils connaissaient déjà les Européens, puisqu'ils avaient entre les mains des objets de fabrication européenne, et spécialement vénitienne : mais quels étaient ces Européens ? Étaient-ce les Vénitiens et les Frislandais des Zeni, ou simplement les Anglais de Gabotto, ici encore nous avouerons notre ignorance. Certes il serait facile d'avancer des hypothèses plus ou moins plausibles, mais n'est-il pas préférable de reconnaître que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut rien affirmer, sinon la réalité

[1] Gomara (*Historia general de las Indias*. Ed. Vedia, 177) est l'écrivain le plus ancien qui parle des Corte Real, et sa seule autorité est la traduction latine de la lettre de Pasqualigo. Ramusio (*Racolta* III, p. 417) se contente de reproduire les renseignements donnés par Pasqualigo. Les historiens portugais, Galvam ou Goës, ne sont pas mieux informés. Osorio en sait encore moins que Goës : « Sed quid illi acciderit aut quo fato absumptus fuerit nunquam sciri potuit. »

Digitized by Google

de ce double voyage entrepris par les Portugais et Gaspard Corte Real dans l'Amérique du Nord [1] ?

La catastrophe qui anéantissait brusquement tant d'espérances, eut un grand retentissement dans tout le Portugal [2]. Miguel Corte Real le second des fils de Joao Vaz, ne voulut pas croire à la disparition de son frère, et partit à sa recherche. Divers documents attestent qu'il remplissait à la cour de Lisbonne d'importantes fonctions. En 1495 le roi Jean II lui accordait une pension pour le récompenser de ses services. En 1501 le roi Manoël l'avait auprès de lui en qualité de porteiro mór. Miguel profita du crédit dont il jouissait et de l'impression causée par la mort de son frère pour obtenir l'autorisation de partir.

Les historiens ont prétendu que Miguel avait entrepris deux voyages [3] à la recherche de son frère. Le premier voyage aurait eu lieu en mai 1501 ; mais tout était étrange dans les détails de cette expédition. Ainsi les trois navires, *Figa*, *Santa-Barbara* et *Santa-Cruz*, en quittant Lisbonne avaient relâché à Malaga, ce qui est au moins singulier pour des explorateurs qui songent à parcourir le nord de l'Atlantique. En outre l'équipage était bien nombreux, et on ne s'expliquait pas la présence à bord d'un mandataire spécial du roi, Fernao d'Alcacova : mais on sait aujourd'hui que ces trois navires faisaient partie de l'escadre envoyée par le roi Manoël contre les Turcs au secours de Venise [4].

[1] Harrisse. *Les Corte Real*, appendice XIV et XIX.

[2] Colomb avait été en rapport avec les Corte Real et il s'intéressait à leur sort. Voir *Las Casas*, *Historia de las Indias*, I, XIII : Y anidio maïs (Colon) que habia visto dos hijos del capitan que descubrio la dicha isla Terceira, que se llamaban Miguel y Gaspar Corte Real, ir en diversos tiempos a buscar aquella tierra, y que se perdieron en la demanda, el uno en pos del otro, sin que supiese cosa dellos. »

[3] Les documents relatifs à cette expédition sont les suivants : 1° Demande à l'écuyer du roi Cristovam Lopez de deux pipes de vin et d'un bœuf (6 août 1581) ; 2° Reçu de Michel Corte Real (7 aout 1501) ; 3° Reçu de deux douzaines de merlans pour approvisionnements de la Figa (7 août) ; 4° Reçu du capitaine Jão Leite de la Santa Barbara ; 5° Reçu du capitaine Diego d'Alcaçover de la Santa-Cruz.

[4] Damiano de Goës, ouv. cité, § 48, 51, 52, 92.

Digitized by Google

C'était Joao de Menezes qui avait le commandement général de la flotte, mais comme les Turcs n'attaquèrent pas, les Portugais rentrèrent à Lisbonne. Ils étaient de retour en novembre 1501 et le roi récompensait Miguel en lui accordant une pension de 300.000 reis pour ses services passés et à venir [1].

Ce fut alors seulement que Miguel Corte Real organisa une expédition à la recherche de son frère. Il fit valoir auprès du roi les conventions intervenues entre la couronne et Gaspard Corte Real, et, par lettres patentes du 15 janvier 1502 [2], obtint la confirmation de tous les privilèges accordés à son frère, et notamment la propriété de la moitié des terres à découvrir. Le 10 mai 1502 deux ou trois navires [3], on n'est pas bien fixé sur ce nombre, partaient de Lisbonne et prenaient la direction du nord. Lorsque Miguel arriva à la côte que son frère avait découverte, à la terre Verte, et qu'il reconnut un grand nombre d'estuaires et de ports, afin de faciliter les recherches, il divisa la besogne. Chacun des navires dut explorer une région déterminée. On fixa un rendez-vous commun pour le 20 août. Deux navires seulement arrivèrent à la date fixée. Le vaisseau que montait Miguel ne reparut jamais. On l'attendit longtemps, mais, lorsqu'on comprit que tout espoir était perdu, on se décida à reprendre le chemin de Lisbonne. Dès lors on n'entendit jamais plus parler de Miguel. Il continuait le funèbre martyrologe, qu'avait commencé son frère, des victimes de ces mers dangereuses.

Le roi se montra très affecté de la mort de Miguel [4], et expé-

[1] « E aos que ao deamte delle esperamios receber ».

[2] Harrisse, *les Corte Real*, appendice XX.

[3] D'après Damiano de Goës il n'y avait que deux navires. Antonio Galvam en compte trois. Voici le récit de Galvam : « Chega dos a quella costa, como virão muitos bocas de rios, e abras, entron cada hum pela sua, com regimento que se ajuntassen todos ate vinte dias do mez Dagosto : os dous navios assi o fizerao. E vendo que não vinha Miguel Cortereal ao prazo, nem despois algum tempo, se tomarao a este Reyno, sem nunca mais delle se saber nova, nem ficar outra memoria, se não charmase esta terra dos Cortes Reales ainda agora. »

[4] Damiano de Goes, § 65. « Que pello grande amor q. tinho a seu irmao determinon de ho ir buscar. »

Digitized by Google

dia aussitôt deux navires à sa recherche, mais ils revinrent sans avoir rien trouvé. Soit qu'il ait renoncé à lutter contre l'impossible, soit qu'il ait été distrait par d'autres affaires, le roi ne voulut plus autoriser de nouveaux voyages à la recherche des frères Corte Real. Lorsque l'aîné de la famille, le capitaine d'Angra, Vasqueanes, demanda l'autorisation de partir sur des navires équipés à ses frais, le roi, tout en rendant justice à son zèle, lui défendit de tenter une entreprise qui paraissait désespérée : mais il le confirma, par lettres patentes du 17 septembre 1506[1], dans la capitainerie des terres nouvelles accordées à ses frères. Il n'avait donc pas entièrement abandonné l'idée d'un voyage d'exploration dans les mers septentrionales, mais il se réservait de choisir le moment qui lui semblerait opportun.

Aussi bien ce fut comme une tradition, ou plutôt comme un héritage de famille chez les descendants des frères Corte Real que de songer à explorer les mers du nord. Le 12 juillet 1574 [2] le roi Sébastien, et le 26 mai 1579 le roi Henri confirmaient les privilèges accordés à la famille Corte Real, et en 1574 Vasqueanes Corte Real envoyait à la découverte du passage nord-ouest un navire qui se crut un moment à l'entrée du détroit. Ce n'était qu'une illusion. D'ailleurs le manque de vivres força les matelots à rebrousser chemin. Cette fois encore la tentative avait échoué. Au moins devions-nous la mentionner à l'honneur de cette race héroïque, qui ne s'est jamais laissé arrêter par le malheur ni par l'insuccès, et qui, résolument, a porté le pavillon Portugais dans des régions qui auraient mérité de rester Portugaises.

L'exemple donné par les Corte Real ne fut pas stérile. De nom-

[1] D. de Goës. *Id.* « Movido de seu real a piadoso moto, no anno seguinte de MDIII mandon duas naos armadas a su custa buscalos, mas nem de hum, ne do outro se pode nunco saber onde, nem quomo se perderam, pelo que se pos aquella provincia de Terra Verde onde se cré que estes dous irmaos perde rão, a terra dos Corte Reaes ».

[2] Harrisse. Appendice XXIII.

[3] Harrisse. Appendices XXXVII et XLI. Voir Ferdinand Denis. *Biographie générale Hoefer.*

Digitized by Google

breux Portugais s'engagèrent dans la voie tracée par eux, et la région de la Terre-Verte, de la Terre des Corte Real, ainsi que la désignaient presque toutes les cartes du XVIe siècle, fut longtemps parcourue et exploitée surtout par les Portugais. Ce fut dans les parages de Terre-Neuve, attirés sans doute par les profits de la pêche, qu'ils se rendaient de préférence. En 1500 ou 1501 une véritable colonie composée d'habitants de Vianna, d'Aveiro, de Terceira, alla même s'établir à poste fixe dans l'île, et il paraît que leurs opérations réussirent, car, dès l'année 1506, le roi de Portugal ordonnait à ses représentants, et spécialement à un certain Diogo Brandeo, de faire percevoir dans les ports de la province de Minho une dîme sur les produits de la pêche à Terre-Neuve[1]. Seulement comme ce n'étaient pas des gentilshommes, tels que l'avaient été les Cortereal, qui se livraient à ces fructueuses entreprises, on n'en a plus conservé le souvenir que par la tradition. Elles avaient pourtant excité la curiosité d'un savant Portugais, Francesco de Souza, qui avait composé un livre sur cet intéressant sujet. Ce livre existait encore à Lisbonne, lors du tremblement de terre de 1755, mais il disparut alors avec bien d'autres trésors. En voici le titre, qui seul a été conservé : « Tradado das ilhas novas e descobrimentos dellas et outras cousas... et dos Portugueses que firao de Vianna, et das ilhas dos Açores a povoar a terra nova de Bacalhao vae en 70 años, deque suceden o que adiante se trata. Anno de Senhor 1570 ». On sait aussi, par divers documents anglais, qu'en 1501[2], le 19 mars, Henri VII Tudor octroyait des lettres patentes à des marchands de Bristol associés à Joao Fernandez, Francesco Fernandez[3], et à Joao Gonzalès, gentilshommes des Açores. En 1502, le 9 décembre[4] d'autres lettres étaient accordées à d'autres négociants anglais, et aux mêmes Joao Gonzalès et Fran-

[1] Botelho de Lacerda. *Sobre a decadencia das pescarias de Portugal* (Mémoires de l'Académie de Lisbonne), vol. VIII, p. 338.

[2] Biddle, *Memoir of Cabot*, p. 312-328.

[3] Armigeris in insulis de Surry (*sic*) sub obediencia regis Portugaliae oriundis.

[4] Rymer, *Fœdera*, T. V, p. 186.

Digitized by Google

cisco Fernandez. Dans l'un et l'autre cas il s'agissait de voyages à entreprendre dans les parages de Terre-Neuve[1]. En 1506 nouvelle expédition Anglo-Portugaise et toujours dans les « Terres Neuves », ainsi que le démontre la gratification accordée par le roi Henry VII[2] à des Portugais qui lui avaient rapporté « of newfound Island » des piverts et des chats sauvages. Mentionnons encore le voyage d'un gentilhomme Portugais, Joao Alvares Fagundes, tel qu'il résulte d'une charte de donation du roi Manoël en date du 13 mars 1521[3], dans laquelle il est fait allusion à des découvertes antérieures. Le roi, pour le récompenser, lui accorde « la terre dite ferme à partir de la ligne de démarcation qui sépare les possessions de la couronne de Castille, du côté du sud, jusqu'à la terre découverte par les Corte Real, en plus la baie d'Angoada, sur la côte nord-est et sud-est les îles auxquelles Fagundes a donné son nom.»

La meilleure preuve de la fréquence et de la continuité de ces expéditions Portugaises dans l'Amérique septentrionale nous est donnée par les cartes du temps. La plupart d'entre elles, pour toute la région du nord-ouest, portent en effet des dénominations Portugaises. La terre dite de Corte Real désigne d'ordinaire les contrées connues aujourd'hui sous le nom de Dominion. Les noms des ports, des rivières, des caps depuis le Labrador jusqu'à la côte actuelle des Etats-Unis sont tous Portugais. Le plus singulier c'est que, même dans les cartes dressées notoirement soit par des Espanols, soit par des Français ou Italiens, dans la première moitié du XVIe siècle, les appellations portugaises ont été soigneusement conservées : preuve évidente des voyages entrepris et des découvertes faites par des Portugais

[1] C'est sans doute à cette expédition que se rapporte l'émargement suivant. « 1503, sept. 30. To the merchants of Bristoll that have bene in the Newefounde Lannde, L. 20 ». (HAKLUYT, *Principal navig.*, I, 219).

[2] *Excerpta historica. Privy purse expenses of Henry VII*, p. 133 (1509, sept. 25). To Portyngales that brought popyngais and catts of themountaigne with other stuf to the Kingés grace, L. 3 ».

[3] BETTENCOURT, *Descobrimentos, guerras et conquistas dos Portuguezes em terras do Ultramar nos seculos* XV et XVI (1881) T. I. p. 132-135.

Digitized by Google

dans ces parages du nord-ouest. Telle est la mappemonde d'Alberto Cantino[1], l'auteur de la lettre au duc Hercule d'Este sur le voyage de Gaspar Corte Real ; la mappemonde de 1503-1504 attribuée à Salvat de Palestrina[2] ; la carte de Pedro Reinel de 1505[3] ; la mappemonde de Johannes Ruysch de 1508[4] ; le portulan du vicomte de Maggiolo dressé en 1511[5], où l'on distingue au sud de la terre de Lavorador de rey de Portugall une terre plus grande encore, dénommée terra de Corte Real de rey de Portugall, suivie de la légende Terra de Pescaria. Dans la carte Portugaise anonyme de 1520[6], la contrée do Lavador porte la légende suivante : Terram istam Portugalenses viderunt, tamen non intraverunt, et dans le pays de Bacalnao (*sic*) placé parallement à l'ile de Terre Neuve, encore soudée au continent, se trouvent mentionnés les voyages de Corte Real[7]. Qu'est-il besoin de poursuivre plus loin cette énumération qui risquerait de devenir fastidieuse ? N'en avons-nous pas assez dit pour établir que les Portugais découvrirent et explorèrent ces régions, et qu'ils s'y attribuèrent pendant de nombreuses années le monopole du commerce ?

Les Portugais, en dehors de l'Amérique Centrale réservée aux Espagnols, se sont également établis de bonne heure dans le continent méridional. Si même on ajoute foi à un curieux document[8],

[1] Cette carte a été reproduite par Harrisse en appendice à son ouvrage sur les Corte Real. C'est le monument le plus important pour l'histoire des premières navigations transatlantiques. Il fut dressé de 1501 à 1503.

[2] Kuntsmann, *Die Entdeckung Americas*, p. 129.

[3] Id. *Atlas zur Entdeckungen Geschichte Americas* pl. I.

[4] Edition de *Ptolemée* par Ruysch, fac simile par Nordenskiöld.

[5] D'Avezac. *Atlas hydrographique de* 1511 (1871).

[6] Kuntsmann. ouv. cité p. 129-135.

[7] « Terram istam Gaspar Cortercalis Portugalensis primo invenit et secum tulit homines silvestres et ursos albos. In ea est maxima multitudo animalium et avium nec non et pescium. Qui anno sequenti naufragium perpessus nunquam rediit. Sic et fratris ejus Micaele anno sequenti contigit. »

[8] Ce document est emprunté à un manuscrit daté de Santos, 3 juillet 1784, et conservé dans les archives du monastère de St-Benoit dans la ville de Saint-Paul. Le docteur Manoel do Amaral Gurgel en a pris une copie qui a été publiée par le docteur F. Gaspar da madre de Deus, dans le *Jornal de Inst. hist. e geog. Brasileiro*, T. II. p. 427.

Digitized by Google

ils y seraient venus avant même que Colomb eût fait sa découverte. Voici ce document, autour duquel on a bâti des théories bien hasardées, et que nous ne reproduisons que sous toutes réserves.

Lorsque Martins Affonso Souza [1], conquérant et premier gouverneur de la capitainerie de St-Vincent, plus tard appelée de Saint-Paul, s'établit dans ce pays, dans les premiers mois de 1532, il reçut un accueil empressé de la part du maître de la région, un certain Tibereça, ou Taybéreça, le chef le plus puissant de la tribu des Guaynazes, qui possédait les plaines de Piratiningua. Les Portugais avaient jeté les fondements d'une citadelle dans la petite île de Guaïba, ainsi nommée d'un arbre qui y croit en abondance, mais toutes les tribus voisines s'étaient d'abord liguées contre eux, et se disposaient à jeter à la mer ces étrangers, dont elles redoutaient le voisinage. Ce fut sur les instances d'un Portugais depuis longtemps établi dans la région et qui même était devenu le gendre de Taybéreça, que ce dernier se déclara le protecteur des nouveaux venus, et, par son exemple, entraîna les autres tribus. Bientôt une alliance perpétuelle fut conclue entre Brésiliens et Portugais, et la colonie fit de rapides progrès. Le principal et, à vrai dire l'unique intermédiaire de cette négociation se nommait Joào Ramalho. Or [2] le testament authentique de ce Ramalho existe. Il fut rédigé le 3 mai 1580, à San Paolo, par le notaire Lourenzo Vaz, en présence du juge ordinaire, Pedro Dias et de quatre témoins. Dans ce testament il est dit à deux reprises que Ramalho résidait au Brésil depuis quatre-vingt-dix ans, ce qui nous reporte à la date de 1490, par conséquent à deux ans avant la découverte de Colomb. Aucun des témoins ne

[1] L. Cordeiro. *L'Amérique et les Portugais* p. 49.

[2] Cordeiro, ouv. cité p. 60. « En tenho una copia do testamento original de Joao Ramalho, escrito nas notas da villa de S. Paulo pelo Tabelliao Lourenço Vaz, aos de maio de 1580. A factura do dito testamento, alem do referdo tabelliao, assistiram o juiz ordinario Pedro Dias e quatro testemunhas, os quaes todos ouvirao as disposiçóes do testador. Elle duas vezes repetin que tinha alguns noventa annos de assistencia nesta terra sem que alguns dos circumstantes lhe advertisse que se enganava, o que certamente fariam se ovelho por caduco errase o conta. »

Digitized by Google

s'est inscrit en faux contre cette assertion de Ramalhò, d'où il résulte, que, quelques années avant l'époque officiellement fixée par la découverte du Brésil, quelques Portugais s'étaient établis au Brésil. Jetés par la tempête, ou venus de plein gré, mais par contrebande, sur cette côte, ils s'y seraient fixés, et même auraient contracté alliance avec les indigènes, ainsi que le feront au seizième siècle quelques interprètes normands [1], qui s'établirent au milieu des Tupinambas. On a même conservé le nom d'un des compagnons de Ramalho, un certain Antonio Rodriguez [2], qui aurait épousé la fille de Piquirobi, cacique du village des Hururay. Si plus tard, lorsque se firent à grand bruit les voyages de découvertes, Ramalho et ses amis ne revendiquèrent jamais pour eux l'honneur de la première découverte, c'est sans doute qu'ils ne voulaient pas s'exposer aux vengeances rétrospectives de leur souverain, pour avoir tenté sans son autorisation une expédition de ce genre, ou bien encore préférèrent-ils tout simplement la tranquillité à la gloire. Bien plus, ils paraissent avoir resserré les liens qui les unissaient aux indigènes, et n'avoir consenti à se rapprocher de leurs compatriotes que quarante-trois ans après leur arrivée.

Tout en reconnaissant que la seule preuve du voyage de Ramalho est un simple document qu'il est facile d'altérer ou de mal interpréter, et rien qu'une date peu vraisemblable qui attribuerait à ce Portugais plus d'un siècle d'existence, au moins sommes-nous en droit de penser que des expéditions analogues

[1] Lery. *Histoire d'un voyage fait au Brésil*, édition Gaffarel § 7. « Surquoy, à mon grand regret, je suis obligé de reciter ici que quelques truchemens de Normandie qui avoient demeuré huit à neuf ans dans ce pays-là pour s'accomoder à eux, menans une vie d'athéiste, ne se polluoyent pas seulement en toutes sortes de paillardises et vilenies parmi les femmes et les filles, etc. » Lery. (§ 18) a même conservé le nom d'un de ces interprètes, Goset, qui devint chef de la tribu qui l'avait adopté.

[2] Cordeiro, ouv. cité p. 50. « Resulta que no Brazil assistirao Portugueses, 8 annos pouco mais ou menos, antés de se saber na Europa que existia o mundo novo : digo Portugueses no plural porque das memorias do Padre Jorge Moreira, escriptas no meio do seculo passado, consta que com Joao Ramalho veio Antonio Rodrignes, o qual casara com una filha do Piquirobi, cacique da Aldea de Hururay.»

Digitized by Google

se sont sans doute accomplies. L'histoire ne se compose pas seulement des faits enregistrés et reconnus, mais aussi des faits probables bien qu'ignorés. Nous n'avons conservé ni le nom ni le souvenir de ces prédécesseurs anonymes de Colomb, mais n'est-ce pas assez d'avoir établi qu'ils ont pu exister ?

Aussi bien la meilleure preuve que nous puissions alléguer de leur existence probable, c'est que la découverte officielle du Brésil, en l'an 1500, est le fait du hasard, et que si Colomb, huit ans auparavant, n'avait pas abordé à Guanahani, l'honneur d'avoir le premier foulé le sol du continent reviendrait au Portugais Alvarès Cabral, jeté par la tempête sur le littoral Brésilien. On sait que les navigateurs Portugais avaient eu l'heureuse chance de doubler le cap de Bonne Espérance et d'arriver aux Indes en faisant le tour de l'Afrique. Le roi Manoël le Fortuné conçut aussitôt le projet de conquérir les Indes Orientales, et, malgré l'épuisement des finances, malgré les dangers et les dépenses de ces lointaines expéditions, les Portugais se présentèrent en foule pour aider leur souverain à réaliser ses rêves ambitieux. En mars 1500 une flotte de treize vaisseaux, montée, sans parler des équipages, par quinze cents hommes de troupe, était déjà équipée et prête à partir. Le roi en avait confié le commandement à un des premiers seigneurs du Portugal, don Pedro Alvarès Cabral [1], gouverneur de la province de Beira et alcade major de Belmonte. On ne sait ni le lieu ni la date de la naissance de Cabral. On sait seulement qu'il était allié à l'une des plus nobles familles du royaume, et qu'il avait épousé dona Isabella de Castro, première dame de l'infante dona Maria, fille du Jean III. L'histoire a perdu le souvenir des services qu'il avait rendus pour mériter l'honneur de diriger cette flotte ; mais Vasco de Gama faisait grand cas de lui, et l'avait spécialement recommandé au roi comme le plus capable de recueillir les fruits de son mémorable voyage. Rien ne fut négligé pour la réussite de cette vaste en-

[1] Osorio, ouv. cité.— J. de Barros, *Decada primeira da India*, I. 50.— Faria y Souza, *Asia Portugueza*, I, § 5 — Roca Pitta. *America Portugueza* — Solorzano, *de jure Indiarum*, I. 3. 400-31, 32, 33.

Digitized by Google

treprise. Des marins déjà célèbres, et dont plusieurs auraient mérité de commander en chef, furent donnés comme auxiliaires à Cabral : Sanchez de Thoar, un Espagnol intrépide jusqu'à la témérité, et qui ne reculait jamais devant le danger, Nicolas Coelho, qui s'était déjà distingué lors du premier voyage de Vasco de Gama, surtout Barthélemy Dias, le fameux pilote, celui dont l'expérience consommée valait une escadre. Deux négociants, ou plutôt deux administrateurs distingués, Ayres Barbosa et Pero Vas de Caminha lui avaient été adjoints pour régler toutes les affaires commerciales, et pour fonder des factoreries sur la côte du Malabar. Maître João, le physicien, ou, si l'on préfère, le médecin du roi, avait aussi demandé à faire partie de l'expédition. A bord des navires avaient été entassés de magnifiques présents, destinés à faire oublier par leur somptuosité ceux que Gama avait naguère offerts au rajah de Calicut et dont la mesquinerie avait failli compromettre le succès de l'expédition.

Le 8 mars, tous les préparatifs étant achevés, et la flotte étant mouillée au Rastello, devant la plage où l'on creusait les fondations du couvent de Belem, le roi Manoël, qui voulait signaler par une grande solennité le départ de son escadre, rassembla le peuple dans la cathédrale de Lisbonne. L'évêque de Ceuta officia pontificalement, bénit l'étendard aux armes du Portugal qui avait été déposé sur l'autel pendant la cérémonie, et le donna au roi qui le remit à Cabral, en même temps qu'il lui couvrait la tête d'un chapeau béni par le pape. La bannière fut alors élevée et portée en grande pompe au rivage, où le roi en personne voulut être témoin de l'embarquement de Cabral. Le Tage était alors couvert de bateaux remplis de spectateurs. « Toutes ces chaloupes, lisons-nous dans le récit d'un témoin oculaire, l'historien Barros, étaient chamarrées de livrées, de banderoles, d'armoiries, et donnaient au fleuve l'aspect d'un jardin orné de fleurs diverses dans un des plus beaux jours de printemps. Mais ce qui exaltait le plus les esprits, c'était le bruit sonore et harmonieux des flûtes, des tambourins, des hautbois, des

Digitized by Google

trompettes, auquel s'unissait le son plus doux de l'agreste chalumeau, qui jusque-là n'avait retenti que dans les prairies et les vallons, et qui, pour la première fois, se faisait entendre sur les eaux salées de notre Océan. »

Cabral mit à la voile le 9 mars et arriva en treize jours aux îles du Cap Vert. Jusqu'alors aucun accident n'avait troublé sa navigation. Il s'aperçut à ce moment qu'un vaisseau lui manquait, celui que commandait Vasco d'Athayde. On ne l'attendit que peu de temps, et les douze autres navires continuèrent leur route après avoir perdu l'espérance de le rallier. Afin d'éviter les calmes de la côte de Guinée, et conformément à une tradition Portugaise en vertu de laquelle, pour doubler l'Afrique, il fallait s'élever très au large, Cabral ordonna de prendre la direction du sud-ouest. On a prétendu que, battu par une tempête, il se laissa pousser vent arrière, et arriva tout à fait par hasard en vue d'une terre inconnue, qui n'était autre que le Brésil. Nous avons pourtant peine à croire que cette belle découverte soit l'effet d'un pur hasard. On connaissait à Lisbonne les découvertes de Colomb, et bien des Portugais non seulement avaient déjà demandé à être investis des îles ou des terres qu'ils découvriraient dans l'océan, mais encore plusieurs d'entre eux étaient déjà partis à la découverte. Il se peut donc qu'Alvarès Cabral, lorsqu'il se dirigeait invariablement vers le sud-ouest, ait été poussé soit par une louable curiosité, soit par la légitime espérance de faire à son tour quelque importante découverte.

Entraîné par les vents, ou poussé volontairement dans cette direction, Alvarès Cabral arriva le 22 avril, mercredi de l'octave de Pâques, en vue d'une montagne de forme arrondie, à laquelle il imposa le nom de Monte Pascoal. Bientôt on découvrit une côte dont la merveilleuse fertilité frappa de surprise ceux qui ne connaissaient que les plages africaines ou les terres basses du Malabar [1]. Ce fut seulement le 23 avril que Nicolas

[1] La relation de Pedro Vas de Caminha, longtemps renfermée dans les archives de la Torre de Tombo à Lisbonne, fut signalée en 1790 par Munoz. Le P. MANOEL AYRES DE CAZAL la publia en 1817 dans le premier volume de la *Corographia Bra-*

Digitized by Google

Coëlho fut chargé d'explorer le rivage. Il aperçut quelques sauvages au teint cuivré, entièrement nus, et qui, armés d'arcs et de flèches, s'approchèrent des Portugais, mais sans démonstration hostile. Deux d'entre eux surpris dans leur canot furent amenés devant Cabral. « Les naturels de ce pays, lisons-nous dans la relation de Pedro Vas de Caminha, sont généralement d'un brun foncé tirant sur le rouge ; leur figure n'est pas désagréable, et ils sont pour la plupart d'une taille assez avantageuse. Ils ont la coutume d'aller toujours nus et ne paraissent éprouver aucune confusion de cette étrange habitude. Leur lèvre inférieure est percée de part en part, et garnie d'un morceau d'os d'un diamètre assez considérable.... L'un des deux que nous conduisions à bord portait une espèce de perruque de plumes jaunes, qui lui couvrait le derrière de la tête, et qui était attachée plume à plume aux cheveux avec une composition blanche qui ressemblait à de la cire. Il ne fallait faire autre chose pour l'enlever que se laver la tête. Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur un fauteuil. Il était vêtu avec magnificence et portait au cou une superbe chaîne d'or. Sanchez de Thoar, Simam de Miranda, Nicolas Coëlho, Ayrès Correa et ceux qui comme moi étaient à bord de son navire s'assirent par terre sur un tapis qui était placé au pied de son fauteuil. Les Indiens allumèrent des torches [1], entrèrent et ne firent aucune salutation, pas même au commandant à qu'ils n'adressèrent point non plus la parole. L'un deux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou. Il la toucha et posa la main en terre, indiquant probablement par ce geste que le sol contenait de l'or. Ils firent la même chose en apercevant un flambeau d'argent. On leur montra un perroquet, et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune atten-

sileira. Ferdinand Denis l'a traduite en français en 1821, d'Olfers en allemand en 1828. Elle a été reproduite dans le *Journal des voyages* de Verneur et dans la *Collecção de noticias para la historia et geografia dos nacoes oultramarinas*.

[1] Sans doute les calumets que les Brésiliens fabriquaient avec la feuille roulée du palmier et dans laquel ils introduisaient du pétun. Voir dans les illustrations des *Singularitez de la France Antarctique* par Thevet ces énormes cigares.

Digitized by Google

tion à un mouton qu'on leur présenta ensuite, mais, en apercevant une poule, ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues. Ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces aliments, et ils ne les avaient pas plutôt portés à leurs lèvres qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin, et ils avalèrent même quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche après y avoir goûté. »

On aura remarqué que ces indigènes ne regardaient pas les Européens comme des êtres d'une nature supérieure. Ils ne s'inclinaient pas devant eux comme devant des dieux, ainsi que le firent les insulaires des Antilles ou même les peuples civilisés du Mexique. Ils semblaient appartenir à une race plus forte et plus fière. Quelques heures après leur première entrevue, ayant éprouvé le besoin du sommeil, ils s'étendirent sans plus de façon sur le tillac et s'endormirent au milieu de ces étrangers, n'ayant d'autre souci que de ne pas endommager leur coiffure de plumes. Les Portugais de leur côté traitèrent avec ménagement leurs futurs sujets. Cabral ne voulut à aucun prix que les indigènes emportassent un mauvais souvenir de leur première entrevue avec les Européens. Il les combla de présents, bracelets de laiton, clochettes, miroirs, et décida que, dès le lendemain, on les reconduirait à terre.

La mer était grosse, et on n'avançait qu'avec précaution sur cette côte inconnue. Ce ne fut que le samedi 25 avril que les Portugais arrivèrent, par 16° 30' de latitude australe, à un havre qui leur parut très sûr. Ils le nommèrent Porto Seguro. Deux officiers furent envoyés à terre afin de remettre les deux indigènes à leurs compatriotes, qui, du rivage, suivaient tous les mouvements de la flotte. En même temps furent débarqués deux jeunes gens, condamnés au bannissement pour leurs crimes. Ils appartenaient à la classe de ceux qu'on nommait les degradados et avaient obtenu de se fixer en qualité d'interprètes au milieu des premiers sauvages qu'on rencontrerait. De leur zèle et de

Digitized by Google

leur exactitude à donner toutes sortes de renseignements sur les ressources de la région dépendrait leur sort futur. L'un de ces degradados, Affonso Ribeiro, devait rendre de grands services aux Portugais et devenir un agent intelligent et précieux de la colonisation. Il fut pourtant accueilli tout d'abord avec défiance par les Tupiniquins, tel était le nom des indigènes que l'on venait de découvrir, mais il ne se rebuta pas, pénétra jusqu'à leurs villages, et, quand il eut montré les brillantes bagatelles dont il était porteur, se joua l'éternelle comédie des premières relations entre civilisés et barbares, les uns exploitant les autres, et ceux-ci charmés d'être pris pour dupes.

Le jour suivant, c'était le dimanche de Pâques, Cabral descendit à terre avec ses principaux officiers et une partie de ses équipages. On célébra la messe dans un ilôt de l'anse, qui fut désigné sous le nom de Coroa Vermelha. Un moine, qui plus tard devint évêque de Ceuta, Fr. Henrique de Coïmbre, prêcha devant les Portugais et devant les Indiens, dont l'attitude fut pleine de convenance. Ils suivaient avec exactitude tous les signes d'adoration ou d'humilité du prêtre et des assistants, se jetant à genoux ou se relevant, se frappant la poitrine, imitant en un mot les Portugais dans tous leurs gestes. Quelques jours plus tard, le 1er mai, Cabral prit solennellement possession du pays au nom de la couronne du Portugal. Il fit dresser une croix en pierre, planter un poteau aux armes du roi Manoël et distribuer aux indigènes de nombreux cadeaux. Il donna à la contrée le nom de terre de Santa Cruz, qu'elle a en effet porté quelques années, mais qui depuis a été remplacé par le nom d'une des principales productions du pays, le bois de teinture depuis longtemps nommé Brésil. Voici comment un témoin oculaire, Vaz de Caminha, rendait compte à son maître de cet acte important, qui allait assurer un empire à la dynastie régnante : « Aujourd'hui vendredi, 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin, avec notre bannière et nous avons débarqué au dessus du fleuve dans le partie sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le com-

Digitized by Google

mandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné vers l'embouchure du fleuve où était cette croix. Nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition qui y disaient des prières. Il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et, quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever de l'endroit où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter vers l'emplacement qu'elle devait occuper. Durant le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à plus de deux cents. La croix a été placée avec les armes et la devise de votre Altesse ; on a élevé au pied un autel, et le P. Henrique y a célébré la messe assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux. Ils semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on faisait. Lorsqu'on vint à dire l'Evangile, et que nous nous levâmes tous en élevant les mains, ils nous imitèrent et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer à Votre Altesse qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés..... Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire, ce qui semble prouver qu'ils n'ont adopté aucun genre d'idolâtrie. »

Jusqu'au jour du départ de Cabral, et grâce à ses ordres aussi remplis d'humanité que d'intelligence, il n'y eut entre Portugais et Tupiniquins que de cordiales relations. Tantôt les Indiens, réunis aux sons de la janubia, exécutent autour de l'autel des danses sacrées, tantôt l'almochérif de l'expédition, Diego Dias, « homme d'un caractère gai », raconte le choniqueur Caminha, prie un joueur de guitare de venir avec lui au milieu des Indiens, danse à son tour devant eux, et organise des rondes. « Nous remarquâmes qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument. Diego Dias leur fit ensuite sur le sable une foule de tours, et entre autres le saut royal, ce qu'ils ne virent pas sans témoigner le plus vive admiration. »

Avant de repartir pour les Indes, et de poursuivre sa mission,

Digitized by Google

Cabral résolut de profiter de ces bonnes dispositions des naturels pour étudier les ressources du pays. Il voulait surtout s'informer des ressources métallurgiques que récelait le sol, mais le temps lui manqua pour obtenir des renseignements sérieux Au moins chargea-t-il les degradados, qui devaient rester au Brésil, de prendre toutes les informations nécessaires. D'après la tradition, un prêtre serait resté volontairement avec les déportés, et deux mousses (grumetes), séduits par l'attrait de la vie sauvage, disparurent au moment de l'embarquement, mais les relations contemporaines gardent le silence à ce sujet. Quand la flotte s'éloigna, les deux exilés, versant des larmes amères, s'abandonnèrent à leur désespoir, mais leurs nouveaux amis se pressèrent autour d'eux et essayèrent de les consoler.

Cabral avait eu soin d'expédier en Portugal, pour y porter la bonne nouvelle de la découverte, un de ses vaisseaux commandé par Gaspard de Lemos. Il lui avait donné, sans parler de ses rapports officiels, deux documents d'une grande valeur, une sorte de chronique de la découverte, rédigée avec un grand charme d'expression par le second secrétaire de la factorerie de Calicut, Pedro Vaz de Caminha, et une note astronomique composée par le physicien ou médecin Joâo. Il n'aurait pas mieux demandé que de joindre à ses rapports, suivant l'usage des navigateurs de l'époque, un ou deux indigènes qui auraient été comme la preuve vivante de la découverte, mais, par un scrupule qui l'honore, bien accueilli par les indigènes, il défendit qu'on s'emparât par surprise de quelques-uns d'entre eux. Il ne voulait pas que la lettre qui devait apprendre au roi Manoël une heureuse nouvelle lui annonçât en même temps la violation de l'hospitalité. Lemos fut moins humain. Lors de son voyage de retour, il ravit deux Indiens sur une autre partie de la côte et présenta à son souverain les deux premiers Brésiliens qui aient mis le pied en Europe.

Nous n'avons pas à suivre Cabral dans la fin de son voyage. Rappelons seulement qu'il doubla le cap de Bonne Espérance, noua des relations avec les souverains Hindous de la côte du Ma-

Digitized by Google

labar, mêlant avec habileté les négociations aux combats, et qu'il eût l'heureuse chance de rentrer à Lisbonne le 23 juillet 1501. Dans les mers d'Afrique, à Benézégue, non loin du Cap Vert, il rencontra même une flotille Portugaise, dont la vue lui prouva qu'on se hâtait de mettre à profit l'avis qu'il avait donné avec tant de prévoyance, et qui faisait tomber entre les mains de son roi une des plus riches provinces de ce nouveau monde que Colomb avait vainement proposé à Jean II. Un heureux concours de circonstances accordait ainsi au roi Manoël ce qu'avait refusé le génie le plus pénétrant. Aussi bien les Portugais comprirent tout de suite l'importance de la découverte. Le roi se hâta d'en prévenir les souverains d'Espagne, afin d'éviter toute contestation possible, et de bien établir ses droits de premier occupant. Voici même la lettre [1] qu'il leur écrivit à ce sujet, de Santarem, le 29 juillet 1501. « Alvares Cabral, capitaine à mon service, est parti de Lisbonne avec treize navires le 9 mars de l'an passé. A l'octave de la Pâques suivante, il a débarqué sur une terre qu'il venait de découvrir, et à laquelle il a donné le nom de Santa Cruz. Il y a trouvé des peuplades sans vêtements, comme au temps de la primitive innocence. Elles sont douces et pacifiques. Il semble que c'est par un miracle que notre Seigneur a bien voulu qu'il fît cette découverte, car cette terre convient admirablement et même est nécessaire à la navigation des Indes. On peut y réparer ses navires et renouveler ses provisions d'eau. Comme Cabral avait un grand chemin à faire pour arriver aux Indes, il n'est pas resté longtemps pour s'informer des productions de cette terre, il s'est contenté de m'expédier un navire et de me notifier sa découverte. »

C'était un grand événement que cette découverte du Brésil, pourtant il passa à peu près inaperçu dans le fracas des expéditions portugaises aux Indes orientales. Les Portugais ne paraissent pas tout d'abord s'être doutés de l'importance de leur nou-

[1] Navarrete III, 95..... La cual parece que nuestro senor milogrosamente quiso que se hallase, porque es muy conveniente y necessaria para la navegacion de la India, porque alli reparo sos navios e tomo agua, etc.... »

Digitized by Google

velle acquisition. Ils la négligent presque et se contentent d'y envoyer de loin au loin quelques vaisseaux, plutôt pour affirmer leur droit de possession que pour s'établir à titre définitif dans le pays. Tel paraît avoir été le voyage entrepris dès 1501 par Cristovam Jacques, et encore ce voyage n'est-il pas bien authentique. On l'a peut être confondu avec l'expédition, très réelle, conduite en 1523 par le même Cristovam Jacques contre les établissements fondés par les Français au Brésil. Nous parlerons avec la même réserve de l'expédition dont le souvenir a été conservé par un opuscule conservé à la bibliothèque de Dresde [1] et intitulé : *Copia des Newen Zeytung auss Pressilig Land.* C'est la version allemande, d'après un original qui paraît Portugais, d'un fragment de lettre relatif à un navire arrivé du Brésil le 12 octobre précédent. Comme la *Copia des Zeitung* ne porte ni désignation de date, ni nom d'auteur, il est impossible de préciser l'année à laquelle eut lieu le voyage. On sait seulement, d'après l'interprétation de certains passages, qu'il se fit dans les premières années du XVIe siècle.

A vrai dire il n'y a de bien prouvés, pour ces commencements de la découverte du Brésil, que les deux voyages auxquels prit part Amerigo Vespucci et dont il a composé la relation. Vespucci n'était plus au service de l'Espagne. Voici comment [2] il rend compte lui-même de sa nouvelle détermination : « J'étais à Séville. Je m'y reposai un peu des nombreuses fatigues des travaux que j'avais supportés dans mes précédents voyages. J'avais pris la résolution de retourner à la terre des Perles [3], lorsque la Fortune, qui trouva que je n'avais pas assez fait, inspira, je ne sais pourquoi, au Seigneur Manoël, roi du Portugal, la pensée de m'envoyer par un message spécial des lettres royales m'enjoi-

[1] Humboldt dans son *Histoire de la géographie du nouveau continent* (T. V. p. 23. g. 258) et Ternaux Compans dans les *Nouvelles annales des Voyages* (1840. T. II. p. 306-309) en ont donné la traduction française. L'original est cité par Varnhagen (*Historia geral do Brasil, I.* 435).

[2] Amerigo Vespucci. *Quatuor navigationes.*

[3] C'est-à-dire à la côte de Paria et aux îles qui la bordent.

Digitized by Google

gnant de le rejoindre au plus vite à Lisbonne. Il me promettait de nombreux avantages. Ma délibération ne fut pas longue à ce sujet. Je lui répondis par le même message que je n'étais pas bien disposé, et que ma santé était mauvaise, que néanmoins, si quelque jour je revenais à la santé, et s'il plaisait à son Altesse d'user de mes services, je me mettais entièrement à sa disposition. Le roi comprenant que, pour le moment, je ne voulais pas me rendre auprès de lui, m'envoya Julien Barthélemy del Giocondo, qui se trouvait alors à Lisbonne, avec mission de me ramener à tout prix. Ledit Julien arriva donc à Séville. Sa venue et ses prières m'imposèrent la nécessité de le suivre. Tous ceux qui me connaissaient désapprouvaient ce départ. C'est ainsi que je quittai la Castille où j'avais été accueilli avec beaucoup de faveur, et dont le souverain m'avait en haute estime. Ce qu'il y a de pire c'est que je partis sans aller rendre mes devoirs à mon hôte. Bientôt je me présentai en personne au roi Manoël. Ce prince parut très joyeux de mon arrivée. Il eut avec moi plusieurs entretiens et me pressa de m'embarquer sur un des trois navires qui étaient en partance et équipés pour la découverte des terres nouvelles. Comme les prières des rois sont des ordres, je me rendis à ses vœux. »

L'escadre [1] en armement dans le port de Lisbonne était destinée à la terre de Santa Cruz. Elle se composait de trois navires. On ne sait pas quel en était le commandant. Ce n'était pas à coup sûr Vespucci, car il l'aurait dit dans sa relation et il ne s'en est jamais vanté. Partis de Lisbonne le 10 [2], ou le 14 mai 1501, les Portugais, après avoir passé en vue de l'archipel des Canaries, s'arrêtèrent au port de Bezenegue ou Bezelica, au sud-est du Cap-Vert, non loin de Gorée. Ils y restèrent onze jours

[1] Amerigo Vespucci a composé trois relations de ce troisième voyage. La première est insérée dans les *Quatuor navigationes*, la seconde fut écrite sous forme de lettre à Sodérini, gonfalonier de la République de Florence, et la troisième sous forme de lettre à Lorenzo Pietro de Médicis. Elles ne diffèrent que par les détails.

[2] Les deux dates sont en effet données, mais rien n'est moins certain que la chronologie de Vespucci.

Digitized by Google

et renouvelèrent leurs provisions de bois et d'eau, puis ils prirent la direction du sud-ouest. La traversée fut longue et pénible. « Pour tout dire en un mot, vous saurez que, pendant nos soixante-sept jours de navigation continue, nous en avons eu quarante-quatre avec de la pluie, du tonnerre et des éclairs. L'obscurité était telle que, pendant le jour, nous ne vîmes jamais le soleil, ni pendant la nuit la clarté des étoiles. Aussi une telle frayeur nous avait-elle envahis que nous avions perdu presque tout espoir de vivre. » Vespucci en effet traversait alors cette région de l'Atlantique à laquelle nos marins donnent un nom familier, le Pot au Noir. C'est le Doldrums des Anglais, le Cloud Ring de Maury, autrement dit l'anneau nébuleux de notre planète, oscillant au gré des saisons entre le nord et le sud. C'est la région des calmes équatoriaux, des poissons volants et du scorbut. Au moment où les Portugais désespéraient de voir la terre, le 16 août 1501 [1], elle leur apparut enfin. Ils se hâtèrent d'en prendre possession au nom de leur souverain, et comprirent aussitôt qu'ils se trouvaient sur un continent et non pas sur une île, car « les rivages s'étendaient au loin sans faire le tour de cette terre et elle était fort peuplée. » Les Portugais lui donnèrent le nom qu'elle a depuis conservée, cap Saint-Roch.

Les indigènes n'avaient osé se montrer que de loin, mais ils indiquaient par signes aux étrangers qu'ils n'avaient qu'à s'enfoncer avec eux au milieu des terres. Deux Portugais demandèrent la permission de débarquer. On la leur donna, mais à condition qu'ils ne prolongeraient pas leur exploration au delà de cinq jours. Comme ils ne revinrent pas, un autre Portugais demanda à les rejoindre. A peine était-il sur la plage que les femmes l'entourèrent, et l'une d'elle l'assomma par derrière d'un grand coup d'épieu. Aussitôt ses compagnes le prirent par les pieds et le traînèrent dans la montagne, pendant que les hommes, sortant de la forêt, coururent au rivage en lançant leurs

[1] On trouve également la date du 7 août : la date du 16 août est bien plus probable, puisque les Portugais donnèrent le nom de Roch au cap qu'ils découvrirent et que la fête de saint tombe justement le 16 août.

Digitized by Google

flèches. Les Portugais étaient tellement épouvantés qu'ils ne songèrent pas à faire usage de leurs armes, et ne se dégagèrent que lorsque les caravelles eurent déchargé leurs bombardes. Au bruit de l'explosion ils s'enfuirent tous dans la montagne [1]. « Les femmes avaient déjà mis en pièces notre compatriote, et le faisaient rôtir à un grand feu qu'elles avaient allumé à portée de notre vue. Elles montraient de loin les lambeaux de sa chair et les dévoraient, pendant que les hommes nous faisaient comprendre par leurs gestes qu'ils avaient tué et mangé nos deux autres compagnons. »

Les Portugais voulaient tirer une vengeance éclatante de cet odieux guet-apens. Plus de quarante d'entre eux demandaient à débarquer, mais « le chef [2] de la flotte ne voulut jamais y consentir, et nous restâmes sous le coup de cet outrage ». De fait cette prudence n'était que sagesse. La traversée avait été pénible, les provisions étaient presque épuisées, et ce n'était pas en massacrant quelques indigènes qu'on pouvait explorer le pays et remplir les instructions du roi Manoël. Les Portugais continuèrent donc à longer la côte. Ils en suivirent les détours et les sinuosités, mais sans jamais rencontrer aucune peuplade qui ait consenti à entrer en relations avec eux. Ils arrivèrent bientôt à un cap situé à cent cinquante lieues au sud du précédent et qu'ils nommèrent Saint-Vincent ou Saint-Augustin. Ce dernier nom a été conservé. Dans ce difficile voyage, le long d'un rivage inconnu, Vespucci rendit à ses compagnons de grands services. Il s'en vante dans sa relation, car la modestie n'était pas sa qualité dominante. « Aucun de nos pilotes et de nos capitaines, a-t-il écrit, n'était

[1] Amerigo Vespucci. *Quatuor navigationes*. « mulieres juvenem nostrum quem trucidaverunt, nobis videntibus, in frusta secabant, nec non frusta ipsa nobis osten tantes, ad ingentem quem succenderant ignem tenebant, et post haec manducabant. Viri quoque ipsi signa nobis similiter facientes geminos cristicolas nostros alios se pariformiter peremisse manducasseque insinuabant. »

[2] Id. « Sed hoc ipsum nobis navium praetor non permisit, et ita tam magnam, ac tam gravem injuriam passi, cum malevolo animo et grandi opprobrio nostro impunitis illis abscessimus. »

Digitized by Google

capable, à cent lieues près, de déterminer notre position. Nous errions au hasard sur les flots, et nos instruments ne pouvaient nous indiquer que grossièrement la hauteur des astres..... mais quand j'eus prouvé à mes compagnons que, grâce à la connaissance des cartes marines, j'étais plus avancé dans l'art de la navigation que tous les pilotes de l'univers, ils me comblèrent d'honneurs. » Lorsque, à partir du cap Saint-Augustin, les Portugais virent la côte continuer dans la direction du midi, d'un commun accord ils prirent la résolution de la suivre encore, et d'étudier les régions qu'ils rencontreraient. Bien que les renseignements de la relation manquent de précision, il est probable qu'ils découvrirent alors Bahia, le cap Saint-Thomas, la baie de Rio de Janeiro, l'île Saint-Sébastien et la rivière Saint-Vincent. De temps à autre ils descendaient à terre, et entraient en relations avec les naturels qui se montraient bien plus traitables que ceux de Saint-Roch ou de Saint-Augustin. Dans une de ces stations, près d'un excellent port que l'on croit être celui de Bahia, les Portugais réussirent à se faire des amis. Trois indigènes se décidèrent en effet de bonne volonté à les suivre en Portugal. Les stations se prolongeaient parfois jusqu'à quinze et vingt jours, et alors les Portugais se hasardaient dans l'intérieur des terres. Vespucci faisait volontiers partie de ces reconnaissances. Il en profitait pour étudier les mœurs extraordinaires et les usages singuliers des naturels. Il examinait aussi les productions du pays et prenait beaucoup de notes qui lui servirent plus tard à rédiger ses relations. Aussi bien ce qui assura plus tard le succès de ses relations et contribua à répandre dans le grand public le nom de leur auteur, ce sont justement ces peintures de mœurs étranges, parfois licencieuses, ces descriptions d'oiseaux et de plantes, en un mot ces renseignements curieux et véridiques, donnés par un témoin oculaire, sur les pays nouveaux dont tout le monde parlait. Les écrits de Vespucci frappèrent d'autant plus les imaginations déjà surexcitées que les explorations du narrateur avaient embrassé d'immenses espaces dans les latitudes australes. En outre ils furent traduits dans toutes les langues.

Digitized by Google

Aussi la popularité s'attacha-t-elle rapidement à son nom. Les traductions de la relation, propagées dans les pays savants de l'Europe, lui donnèrent le relief de l'homme qui avait parcouru la plus grande partie des terres nouvelles, et, pour ainsi dire, prédisposèrent l'opinion à lui faire les honneurs de la découverte.

Le voyage durait depuis dix mois. Les Portugais étaient arrivés dans un autre hémisphère, dont les constellations étaient par eux étudiées avec un soin extrême : mais ils n'avaient, malgré leurs recherches, trouvé ni or ni métaux précieux, et ils commençaient à se fatiguer de leurs courses toujours renouvelées. Le retour fut décidé. Au lieu de revenir sur leurs pas, et de suivre de nouveau les sinuosités de la côte qu'ils venaient de reconnaître, ils résolurent de se lancer en pleine mer, et de se frayer à travers l'Atlantique et vers l'Europe un chemin tout nouveau. C'était pour l'époque une décision bien hardie, mais Vespucci, dont l'autorité n'avait cessé de grandir, leur avait promis de les guider sûrement à travers ces océans inconnus. Ils le crurent, et, sous sa direction, reprirent le chemin du Portugal.

Le départ eut lieu le 13 février 1502. Au 3 avril on était déjà à plus de cinq cent lieues du dernier port qui les avait abrités lorsque se déchaîna une furieuse tempête. « Ce jour-là [1], s'éleva une tempête si violente que nous fumes obligés de larguer toutes nos voiles et de ne naviguer rien qu'avec l'aide de nos mâts. Le vent qui soufflait avec tant de force était celui du sud-est. Il soulevait les flots et les éléments étaient comme en convulsion. La violence irrésistible de ce trouble atmosphérique épouvanta nos courages. » Le 2 avril apparut une terre âpre et inculte. Elle était inhabitée. « Nous étions [2] alors exposés à un si grand danger et le déplorable état de l'atmosphère nous accablait tellement que c'est à

[1] Amerigo Vespucci. *Quatuor navigationes*. « Qua die tempestas ac procella in mari tam vehemens exorta est, ut vela nostra omnia colligere, et cum solo malo remigare compelleremur, perflante vehementissime lebeccio, ac mari intumescente, et aere turbulentissimo extante. Propter quem turbinis violentissimum impetum nostrates omnes non modico affecti fuerunt stupore. »

[2] Id. « Porro in tanto periculo, in tantaque tempestatis inoportunitate nosmet tunc reperimus, ut vix alteri alteros prae grandi turbine videremus. »

Digitized by Google

grand peine si nous parvenions à nous voir à cause des tourbillons de grêle. » Les Portugais ne s'arrêtèrent pas longtemps dans leur nouvelle découverte, et bien firent-ils, car la tempête dura cinq jours, sans qu'ils pussent se servir d'une seule de leurs voiles, et ils étaient perdus s'ils avaient essayé de prendre terre. Bougainville a cru que le pays alors entr'aperçu par les Portugais correspondait à l'archipel des Malouines. Navarrete se demandait si ce n'était pas plutôt le groupe de Tristan d'Acunha. Humboldt se prononçait pour la côte patagonique. Nous croyons avec Duperrey et Varnhagen que Vespucci venait de découvrir la Nouvelle Géorgie ou Géorgie du Sud. Cook, qui crut le premier avoir visité cette terre de désolation, en janvier 1775 en donne une description qui rappelle celle de Vespucci : « L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage, ni moins affreux ; on ne voyait pas un arbre. Il n'y avait pas le plus petit arbrisseau. L'aspect de la terre est à peu près le même partout. Le temps clair fut de courte durée : bientôt la brume fut aussi épaisse que jamais et accompagnée de pluie. Nous passâmes ainsi notre temps, enveloppés dans un épais brouillard continuel et entourés de rochers dangereux. ».

Quand ils arrivèrent sous la ligne, les Portugais retrouvèrent le beau temps. Le 10 mai l'Afrique était en vue. Ils débarquèrent à Sierra-Leone, où ils firent une première halte de quinze jours, passèrent de là aux Açores, où ils arrivèrent à la fin de juillet, et se reposèrent une seconde fois, puis, le 7 septembre 1502, rentrèrent à Lisbonne. Ils n'avaient plus que deux navires. Le troisième était en si mauvais état qu'il avait été abandonné et brûlé à Sierra-Leone.

Dans ce long voyage de seize mois, de mai 1501 à septembre 1502, Vespucci et ses compagnons avaient découvert quantité de terres nouvelles. Du cap Saint Roch à la rivière Saint-Vincent, ils avaient reconnu toute la côte, et établi des relations avec les indigènes. Ils avaient signalé la richesse en bois de teinture des forêts du littoral et ainsi ouvert à leurs compatriotes de nouvelles sources de richesses. Ils avaient admiré les constella-

Digitized by Google

tions australes, et s'étaient les premiers, lors de leur voyage de retour, lancé dans des mers inexplorées. « J'ai tenu un journal des événements dignes d'être notés, écrivait Vespucci, afin de rassembler ces singularités et ces merveilles, si quelque jour je pouvais jouir du repos, et de composer un ouvrage géographique ou cosmographique. Je désire en effet transmettre mon souvenir à la postérité et faire connaître cette œuvre immense de notre souverain maître que les anciens ignoraient en partie, et qui nous a été révélée. » A défaut du livre qu'il comptait écrire, Vespucci n'a composé que la relation de son voyage. Au moins son vœu a-t-il été exaucé. Son nom a passé à la postérité, et il méritait d'être conservé, car ses découvertes furent considérables, et il faut lui savoir gré de l'énergie qu'il a déployée, de la science très réelle dont il a donné tant de preuves, et aussi de l'heureuse réussite de ses explorations

Amerigo Vespucci allait bientôt reprendre la mer. Au moment où il composait pour ses amis Lorenzo Medicis et Soderini la relation de son troisième voyage, le roi Manoël organisait une nouvelle expédition, dont il devait faire partie. « Je songe à effectuer un quatrième voyage, écrivait Vespucci, et je m'y prépare. On m'a déjà promis deux navires tout équipés. Je me dispose à visiter les pays nouveaux situés vers le midi, mais dans la direction de l'Orient. J'y serai poussé par le vent que nous appelons Africus. En ce voyage j'espère accomplir beaucoup de choses à la louange de Dieu, à l'utilité de ce royaume, et à l'honneur de ma vieillesse. Je n'attends plus que le consentement du roi Sérénissime.» Manoël songeait en effet à utiliser l'expérience du pilote Florentin, mais en l'envoyant cette fois non pas à la terre de Santa Cruz mais aux Indes Orientales. C'était en effet vers l'Asie, vers ses trésors et ses nations civilisées que se concentrait alors toute l'attention du gouvernement Portugais. On commençait à comprendre que les épices et les métaux précieux de l'Orient venaient d'un pays dont on trouverait facilement la route en faisant le tour du monde par l'Occident, pensée primitive de Colomb, que mettra bientôt en œuvre Fernand

Digitized by Google

de Magellan. Le roi de Portugal avait formé le projet d'envoyer une flotte à Melcha, c'est-à-dire Malacca, dont on vantait beaucoup l'importance et l'heureuse situation. Six vaisseaux furent équipés. On en confia le commandement à un capitaine dont Vespucci paraît n'avoir goûté ni les connaissances théoriques ni surtout le caractère. Il se nommait Gonzalo Coelho. C'est à lui qu'il faut attribuer en partie la non réussite de l'expédition.

Vespucci comptait pourtant sur le succès. S'il est vrai que le roi de Portugal ait voulu découvrir un passage aux Indes par le sud du Brésil, comme Vespucci s'était avancé précédemment très au sud dans l'hémisphère austral, il aurait fort bien pu trouver le passage et par conséquent donner son nom à la découverte qui devait bientôt immortaliser Magellan. Mais le résultat trompa les espérances des navigateurs. Ils quittèrent Lisbonne le 10 mai 1503, se ravitaillèrent suivant l'usage aux îles du Cap Vert, et, malgré l'opinion de Vespucci, cherchèrent à s'approcher de la côte de Sierra-Leone. La terre était déjà en vue lorsque s'éleva une tempête qui les rejeta en pleine mer. Poussés par le vent du sud-est, ils se trouvèrent tout à coup et à leur grande surprise en vue d'une île de médiocre grandeur, contre les rochers de laquelle Coelho perdit le meilleur de ses navires. Vespucci fut envoyé pour prendre possession de l'île, qui paraît correspondre à celle que l'on nomma plus tard Fernando de Noronha. Cette île était déserte mais boisée et fréquentée par une multitude d'oiseaux, si familiers qu'ils se laissaient prendre à la main. On y trouvait aussi de très grands rats, des lézards et quelques serpents. Tous ces détails ont été depuis confirmés par les navigateurs [1] qui ont visité Fernando de Noronha. Vespucci attendit huit jours que le capitaine Coelho vînt le relever de son poste. Il s'y croyait abandonné, et il l'était presque, car un

[1] GONNEVILLE. *Campagne de navire l'Espoir*, édition d'Avezac. « Sept à huit jours après le débarquement virent un islet inhabité, couvert de bois verdoyant, d'où sortaient des milliasses d'oiseaux, si tant qu'aucuns se vinrent à jucher sur les mats et cordages et s'y laissoient prendre. » Cf. LERY. *Histoire d'un voyage fait du Brésil*, Edition Gaffarel, T. II. p 151.

Digitized by Google

seul navire le rejoignit, et on n'avait plus aucune nouvelle des autres.

Fidèle aux instructions qu'il avait reçues et sans plus se soucier du commandant dont l'incapacité avait causé ce désastre, Vespucci prit sur lui de continuer sa route vers le pays qu'il avait déjà parcouru dans son précédent voyage. En dix-sept jours il arriva à un port qu'il nomma baie de Tous les Saints, mais que l'on croit correspondre au port de Bahia : « Bien [1] que nous ayons séjourné dans ce port deux mois et quatre jours pour y attendre le chef de l'escadre, nous n'avons vu ni lui ni personne de ses compagnons. Voyant que personne ne venait, et après cette longue halte, le souci de nos intérêts particuliers nous fit prendre la résolution unanime d'avancer plus loin, en continuant de suivre la côte. » A deux cents soixante lieues de l'endroit où ils avaient fait leur première halte, et non loin d'un cap que l'on croit être le cap Frio, Vespucci résolut de s'arrêter de nouveau. L'emplacement en effet lui paraissait favorable pour construire et un fort et une factorerie. Il y laissa vingt-quatre hommes qui faisaient partie de l'équipage du navire naufragé de Coelho. Cet établissement du cap Frio était le premier que tentaient les Portugais sur la côte Brésilienne. Il dura quelque temps, car les nombreux navires français [2] qui, dans les premières années du XVIe siècle, allèrent chercher en contrebande des bois de teinture sur le littoral, avaient grand soin d'éviter le cap Frio. Vespucci du reste avait pris toutes ses précautions pour que l'établissement prospérât, car il resta cinq mois au cap Frio, contracta des alliances avec les indigènes, et, à plusieurs reprises

[1] Amerigo Vespucci. *Quatuor navigationes.* « In quo quidem portu nec præfectum nostrum nec quemquam de turba alium reperimus, etsi tamen in illo mensibus duobus et diebus quatuor exspectaverimus; quibus effluxis, viso quod illuc nemo veniet, conservantia nostra tunc et ego concordavimus, ut secundum latus longius progrederemur. »

[2] Gaffarel, *Histoire du Brésil Français au XVIe Siècle.* D'après la relation du voyage de Duarte Fernandez, le navire *la Bretonne*, commandé par Christovam Pires, était allé en 1515 charger du bois de teinture à ce port.

Digitized by Google

pénétra très avant dans l'intérieur. Il ne se décida à retourner en Portugal que lorsqu'il eut perdu tout espoir d'être rallié par Coelho.

Le voyage de retour ne fut signalé par aucun incident. Le 28 juin 1504 les Portugais rentraient à Lisbonne où on les reçut avec des honneurs extraordinaires, car on les croyait tous perdus. Vespucci affirme dans sa relation[1] que tous ceux qui étaient restés avec Coelho ne reparurent plus, car « c'est ainsi que Dieu, juste appréciateur du mérite, punit toujours l'orgueil. » Il se pourrait cependant que Gonzalo Coelho ait continué son voyage, et même qu'il ait découvert le Rio de la Plata, croyant entrer dans le détroit qui le conduirait à Malacca. Il se serait[2] même avancé jusqu'à la baie de Saint-Mathias et y aurait planté une borne aux armes du Portugal. Il aurait aussi longtemps séjourné dans la baie de Rio de Janeiro qui, en effet, figure quelque temps sur les cartes, par exemple sur le globe de Schöner de 1513 avec cette désignation : Gº Coelho detectio. Les deux navires dont il est question dans la *Copia des neuwen Zeitung*, que nous avons déjà citée, pourraient bien être les deux navires égarés à Fernando de Noronha, et que Vespucci avait attendus avec tant d'impatience, d'abord à Bahia, puis au cap Frio : mais ce n'est ici qu'une hypothèse que nous avançons, et sous toutes réserves.

Quoi qu'il en soit, dès l'année 1503, ét grâce aux navigateurs portugais, grâce surtout à Corte Real, à Cabral, et à Vespucci, dont il serait injuste de rabaisser le mérite, une énorme étendue de côtes avait été reconnue dans le continent méridional. On était entré partout en relations avec les indigènes. On avait même fondé un établissement sur la côte. Assurément la gloire de Colomb n'est en rien obscurcie par ces découvertes portugaises, mais ce sont des découvertes réelles, très authentiques, et nous aurions vraiment mauvaise grâce à les passer sous silence.

[1] AMERIGO VESPUCCI. *Quatuor navigationes*. « Quo superbiam mode justus omnium censor deus compensat. »

[2] VARNHAGEN. *Nouvelles recherches sur les derniers voyages d'Américc Vespuce*, p. 11

Digitized by Google

Digitized by Google

Laval. — Imp. et stér. E. JAMIN, 8, rue Ricordaine.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

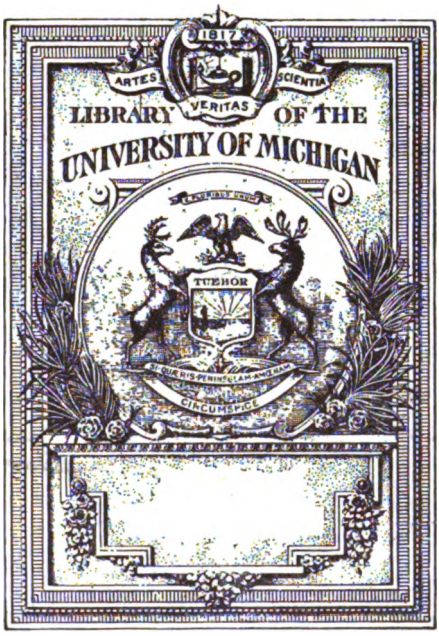
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 07022 5266



THE GIFT OF
Clements Library

Digitized by Google

Digitized by Google